

Deux traductions du Typhoon de Conrad

par

SYLVÈRE MONOD

La traduction du *Typhoon* de Joseph Conrad par André Gide est un phénomène fascinant dans l'histoire de la littérature française du XX^e siècle, comme dans celle de la traduction littéraire en général.

Typhoon occupe une place importante dans l'œuvre de Conrad. Ce récit relativement bref, écrit en 1900-1901 et publié en 1902, est l'un des plus exclusivement maritimes qu'ait produits cet ancien capitaine au long cours. C'est aussi l'un des plus puissants, des plus drôles par moments, des plus achevés dans sa conception et son écriture. C'est enfin un de ceux dont l'interprétation suscite le plus de controverses passionnées, portant en particulier sur le degré et la nature de l'admiration méritée par le personnage central, le capitaine MacWhirr, parfait imbécile selon les uns, héros grandiose selon les autres (et, à vrai dire, pouvant être considéré comme les deux à la fois, héros à force de stupidité et surmontant par un courage hors du commun les conséquences désastreuses de ses choix ineptes).

Il faut ajouter que, comme dans un autre cas au moins, Conrad affecte de s'intéresser davantage à l'anecdote qu'à l'aventure métaphysique dans un récit qui aurait en quelque sorte dépassé son projet initial. Plus tard, écrivant une de ses plus délicates nouvelles, *Un sourire de la fortune*, il eut tendance à n'y voir qu'une histoire de profit inattendu sur une revente de pommes de terre¹ ; de même ici, l'accent est mis à la fin sur la solution trouvée par MacWhirr pour répartir au mieux les dollars d'argent des coolies chinois éparpillés par la tempête, alors que l'auteur a dépeint le

1. « A Smile of Fortune », nouvelle figurant dans le recueil *Twixt Land and Sea (Entre terre et mer)*, 1912. Voir Conrad, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, t. III, 1987, pp. 987-1060, et Notice, pp. 1454-62.

gigantesque conflit entre les éléments déchaînés et la fermeté d'âme d'un bonhomme épais. Certains des titres envisagés par l'auteur et non retenus allaient nettement dans ce sens². Les derniers mots du récit également.

Tout cela a de quoi intriguer et passionner le lecteur, le critique et ce lecteur-critique d'un type très particulier que peut être un traducteur. On comprend donc aisément l'attrait que l'œuvre de Joseph Conrad en général et *Typhoon* en particulier ont pu exercer sur l'esprit d'André Gide, une fois que son attention eut été attirée par Paul Claudel sur le génie de l'écrivain anglo-polonais. On voit encore assez bien pourquoi Gide s'est volontiers donné pour tâche de favoriser la pénétration de cet écrivain en France, en dirigeant la publication par la NRF d'une traduction de ses principaux récits. André Gide n'a pas écarté dès le départ le projet de devenir lui-même membre de l'équipe de traducteurs qu'il lui incombait de constituer. On sait qu'il aimait traduire et s'estimait capable de le faire. En revanche, l'idée de s'assigner à lui-même la traduction de *Typhoon* demeure surprenante, pour ne pas dire incongrue. Même en laissant de côté la question du niveau de connaissance de la langue anglaise que pouvait avoir atteint Gide avant la guerre et de l'importance seulement relative que, à tort ou à raison, il attachait à la possession par le traducteur d'une telle compétence, force est de reconnaître que Gide n'avait pas avec les choses de la mer une familiarité intime : la manœuvre d'un grand navire, le déroulement d'un typhon, les relations entre équipage et officiers à bord d'un vapeur, tout cela constituait pour lui un domaine fort étranger. De plus, rien ne ressemblait moins que *Typhoon* au genre des récits que Gide avait lui-même écrits ou pouvait envisager de produire encore ; rien n'était moins proche de sa manière de s'exprimer que la langue de Conrad.

Néanmoins, André Gide décida de traduire *Typhoon* et il en fit un mémorable *Typhon*. Mémorable, comme on sait, ne veut pas dire en tous points admirable. La traduction de Conrad par Gide a été souvent critiquée ; on y a relevé quelques erreurs. Mais sa publication fut incontestablement un événement littéraire ; elle occupe une place dans la carrière du traducteur ; elle joua un rôle capital dans la pénétration de Conrad en France. Personne — ou du moins personne d'autre qu'André Ruyters

2. Conrad avait songé à intituler son récit *A Skittish Cargo* (« Cargaison remuante ») ou *Equitable Division (a story of a typhoon)* (« Partage équitable. Histoire d'un typhon »). Et c'est effectivement sur le partage équitable des biens terrestres de la cargaison remuante que s'achève le texte publié. Voir Conrad, *Typhon*, Gallimard, coll. « Folio bilingue », 1991.

dans de virulentes lettres personnelles à son ami ³ — n'a jamais nié d'ailleurs que Gide se fût tiré plus qu'honorablement d'une entreprise délicate : la traduction en français du texte le plus inaccessible pour lui de Joseph Conrad.

L'histoire de cette traduction s'est trouvée peu à peu établie. André Gide n'a pas travaillé exclusivement à partir du texte anglais de *Typhoon*. Il a utilisé le canevas tracé par Marie-Thérèse Müller, traductrice à qui avait été d'abord confiée la tâche de fournir la version française. On ne sait pas encore toute la vérité sur cette étrange et en partie secrète collaboration. Le nom de la traductrice n'apparaît nulle part sur les éditions publiées de *Typhon*. Elle a été plus encore évincée que révisée. Elle ne s'est jamais, que l'on sache, plainte de son sort, alors que les récriminations d'Isabelle Rivière dans des circonstances un peu analogues furent véhémentes. Les deux cahiers sur lesquels Gide avait travaillé à partir de la traduction primitive, manuscrite, ont été décrits dans le catalogue d'une vente effectuée à Paris en juin 1983 ⁴, mais on en ignore le destin actuel. Cette lacune est source de grands regrets.

L'existence d'une autre traduction de *Typhoon*, antérieure à celle de Gide et sans doute même à celle de sa crypto- et proto-collaboratrice, était également connue depuis la publication de lettres françaises de Conrad par G. Jean-Aubry en 1924 et 1929 ⁵. L'histoire de cette traduction, due à l'homme de lettres belge Joseph de Smet, est retracée ci-dessus dans l'article de Daniel Durosay ⁶. On sait donc dans quelles conditions l'auteur de *Typhoon* correspondit avec son traducteur belge en 1911, proposa de relire le travail de J. de Smet avant la publication en volume et approuva l'attribution par Henry D. Davray d'une tâche beaucoup plus importante, celle de traduire *Nostromo*, au même collaborateur.

3. Voir l'éd. de *Typhon* en « Folio bilingue », pp. 301-7, et surtout le t. II de André Gide—André Ruyters, *Correspondance (1907-1950)*, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990.

4. Voir l'éd. citée de la correspondance Gide—Ruyters, t. II, p. 359.

5. Voir *La NRF*, n° du 1^{er} décembre 1924, *Hommage à Joseph Conrad* ; « G. J.-A. » y présentait six lettres écrites en français par Conrad : deux à Gide, deux à Jean-Aubry lui-même, une à Philippe Neel et une, la première (9 janvier 1911) à Joseph de Smet (pp. 750-1). Et Joseph Conrad, *Lettres françaises*, avec une introduction et des notes de G. Jean-Aubry, Paris : Gallimard, 1929. Contrairement à ce qu'affirmait l'éditeur, le français de Conrad avait été quelque peu corrigé dans cette publication. Le texte imprimé dans le t. IV des *Collected Letters of Joseph Conrad*, éd. Frederick R. Karl et Laurence Davies (Cambridge University Press, 1990), est plus fidèle à l'original.

6. Voir ci-dessus, pp. 551-75.

Daniel Durosay définit également la nature des documents qu'il a mis au jour et qui peuvent projeter une lumière nouvelle sur les contacts et la collaboration entre Joseph Conrad et Joseph de Smet. Lumière encore incomplète d'ailleurs, puisqu'on ne sait pas exactement pourquoi de Smet s'est en définitive trouvé supplanté, dans l'édition française des œuvres de Conrad, par André Gide pour *Typhoon*, par Philippe Neel pour *Nostromo*.

Il importe de citer trois extraits fondamentaux de la correspondance entre le romancier anglais et l'homme de lettres belge. De Conrad à de Smet, 30 novembre 1911 :

You have succeeded admirably with the *Typhoon* — the most difficult piece of my work to render into French, with perhaps the exception of the *Nigger*. I repeat it's done admirably, and I beg you to believe in my gratitude for all the toil and trouble you have undertaken.

The few suggestions I have made, you will see, are of a trifling nature, but I wished to show you that I took an earnest interest in your work.

You will find *Nostromo* infinitely easier to translate. Of that I am certain⁷.

Et le 16 décembre, en français cette fois, ce qu'il y a lieu de relever :

Le passage que vous citez [d'après le contexte, c'est un passage de *Nostromo*] est *parfaitement* rendu. Je partage absolument vos idées au sujet de la traduction et j'ai la plus grande confiance en vous personnellement comme traducteur. Vous n'avez qu'à suivre votre idée et votre inspiration et tout sera pour le mieux⁸.

Avouons qu'il y avait de quoi être réconforté, voire grisé.

Cependant Joseph de Smet écrivait de son côté à Conrad, en français lui aussi ; il lui parlait de langue anglaise, disant, au moins sur son brouillon, conservé et obligeamment communiqué par M. Michel de Smet :

Vous dites que vous commettez parfois en parlant des erreurs d'accentuation mais je serais très surpris et pour ma part incapable d'en juger et pour cause. J'ai dévoré des monceaux de livres anglais mais je ne parle jamais la langue.

Voici donc un traducteur porté aux nues par son auteur, honoré d'une confiance massive, chargé des tâches les plus difficiles, et qui ne parle ni

7. « Vous avez admirablement réussi avec le *Typhon* — la plus difficile de mes œuvres à rendre en français, à l'exception peut-être du *Nègre* [du Narcisse]. Je vous redis que c'est admirablement fait, et je vous prie de croire à ma gratitude pour tout le mal et la peine que vous êtes donnés. / Les quelques suggestions que j'ai faites, vous le verrez, sont de simples brouilles, mais j'ai tenu à vous montrer que je prenais un vif intérêt à votre travail. / *Nostromo* vous paraîtra infiniment plus facile à traduire. J'en suis certain. » Voir *Collected Letters*, t. IV, p. 518.

8. *Collected Letters*, t. IV, p. 523.

n'écrit jamais la langue dont il se pose en spécialiste reconnu.

Il va de soi que la découverte de Daniel Durosay et la générosité de M. Michel de Smet, petit-fils de Joseph de Smet et détenteur des feuillets portant les marques du travail de Conrad réjouissent le cœur d'un chercheur passionné par la traduction, par l'œuvre de Conrad et par l'histoire de la traduction littéraire. Une possibilité exceptionnelle est en effet offerte par l'existence de tels documents : celle de comparer pas à pas, ligne par ligne, quatre « états » de *Typhon* : le texte anglais de Conrad, la traduction de J. de Smet, imprimée dans *Progrès*, les annotations manuscrites de Conrad portées sur un exemplaire de cette traduction, et enfin le *Typhon* d'André Gide. On se contentera de la version définitive de ce dernier texte, revu pour une réédition après les critiques communiquées par un jeune universitaire helvétique, René Rapin, en 1927⁹. Il n'y a pas lieu en effet de faire entrer en ligne de compte dans cette confrontation les imperfections en grande partie accidentelles de la première traduction publiée par Gide en 1918. Elles ne concernent pas le débat impliqué par les comparaisons auxquelles on a se livrer maintenant.

Comme le montre Daniel Durosay, l'attitude de Davray et celle de Conrad lui-même, oubliant apparemment qu'il avait pris connaissance du travail de J. de Smet, demeurent incompréhensibles. Mais il est désormais possible de se livrer à un examen minutieux de ce que l'on peut bien appeler le corps du délit : la traduction de *Typhoon* par J. de Smet et les traces de l'examen qu'en fit Conrad en quelques jours de la fin novembre 1911¹⁰.

Deux remarques préliminaires encore. Le titre adopté par de Smet pour sa traduction publiée était *Le Typhon*. Il n'y a pas d'article défini dans le titre anglais ; il n'y en a pas dans la traduction de Gide. L'article défini n'est ni nécessaire ni déplorable. Aucun commentaire de Conrad n'a été conservé sur l'une ou l'autre version française du titre, sur l'introduction ou l'omission de cet article, alors que pour un autre de ses romans, *Victory*, il avait approuvé et même recommandé et justifié (à tort,

9. Voir René Rapin, « André Gide et sa traduction du *Typhon* de Joseph Conrad (avec trois lettres inédites) », *André Gide 4*, Lettres Modernes, 1973, pp. 187-201, et « André Gide's translation of Joseph Conrad's *Typhoon* », in *Joseph Conrad Colloquy in Poland*, éd. R. Jablkowska, Académie des Sciences de Pologne, 1975, pp. 73-88.

10. Les corrections manuscrites de Conrad sont bien entendu inédites. Elles sont citées ici avec l'autorisation de « The Trustees of the Joseph Conrad Estate », à qui va notre gratitude, ainsi qu'à Philip Conrad, petit-fils de l'écrivain, pour son aide amicale.

pensent certains) l'adoption d'*Une victoire* ¹¹.

D'autre part, une hypothèse malveillante peut être écartée d'emblée : rien ne permet de supposer que Gide aurait en fait connu la traduction de *Typhoon* par Joseph de Smet et aurait négligé d'en parler parce qu'il l'aurait utilisée pour son propre travail sur le même texte. Une des premières conclusions nettes auxquelles conduit l'examen comparatif des différents « états » énumérés ci-dessus est qu'André Gide n'a absolument rien emprunté à la traduction de J. de Smet. Une autre conclusion, plus lentement atteinte et moins plaisante à formuler, c'est qu'il n'y avait presque rien dans la traduction de Smet qui méritât d'être emprunté. C'est ce qu'il reste à démontrer, pièces en main.

Il se révèle qu'en réalité Joseph de Smet semble n'avoir été ni par don naturel ni par compétence acquise un traducteur de très haute qualité.

Il n'avait pas une connaissance intime des choses de la mer. On pourrait presque dire de lui, à l'examen de sa traduction de *Typhoon*, qu'il n'avait visiblement jamais pris part à la manœuvre d'un bâtiment quelconque, ni observé cette manœuvre, fût-ce sur le bassin du Luxembourg. C'est ainsi qu'il appelle « chef machiniste » un chef mécanicien, et qu'il accumule en quelques lignes les erreurs et imprécisions suivantes : « à la gaulle d'enseigne » pour *at the flag-staff astern* (chez Gide, « au mât de pavillon d'arrière ») ; « deux fois aussi long que large » pour *length twice the breadth* (que Gide rend par « le battant, deux fois le guindant ») ; « anses des câbles » pour *slings* (élingues) ; « écoutes » pour *coamings* (hiloires) ; « s'arrêter » au lieu de « faire escale » pour *call*. En tout, il y a près d'une cinquantaine d'imperfections dans ce seul domaine, dont l'une paraît presque perverse : *no ship* rendu par « nulle embarcation » est une impropreté gratuite, que Conrad ne laissera pas passer.

Joseph de Smet n'avait sans doute pas non plus une connaissance particulièrement fine et profonde de la langue anglaise. On le voit trébucher sur des mots et des expressions d'usage tout à fait courant. Il traduit toujours *room* par « chambre », même s'il s'agit par exemple d'un salon ; il rend *place* par « place » comme si le mot français « endroit » n'existait pas ; il éprouve de grandes difficultés chaque fois qu'il rencontre la préposition *over*, car elle ne signifie pas toujours, comme il semble le croire, « au-dessus de », mais a une riche gamme d'autres connotations. Ainsi, *He received them right over his bare head* est bien imparfaitement traduit par « elles se projetaient jusque par-dessus sa tête découverte » (on préfé-

11. Voir Conrad, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, t. IV, 1989, pp. 1170-1.

ra le « qu'il reçut en plein sur sa tête nue » de Gide). Croyant apparemment que *furniture* veut dire fourniture (et non mobilier), il écrit « celui d'une voiture de livraison passant à vide » pour *as of an empty furniture van*, que Conrad lui propose de rendre par « un camion vide » et que Gide traduit par « un fourgon vide ». Citons encore « longues mains d'écolier » pour *long scholarly hands* (mains de savant, d'érudit), « un homme profane » pour *a profane man* (un grossier personnage), « comme des chevreux malades » pour *like sick kids* (des gamins malades, des « moutards », selon Gide). Dans tous ces cas, et dans une vingtaine d'autres, parfois un peu plus difficiles, on a l'impression que Joseph de Smet a manqué de curiosité. L'exercice de traduction exige pour être mené à bien de constantes vérifications ; il offre à qui s'y livre de merveilleuses possibilités d'enrichir et d'affermir ses connaissances ; encore faut-il être sans cesse habité par le doute ; ce n'était guère le cas de J. de Smet.

Dans les cas vraiment difficiles, son interprétation révèle de grandes fragilités. Il lui arrive même de commettre des erreurs fâcheuses. Sur une quarantaine de cas, « marchandise douteuse » pour *costly merchandise* (marchandise coûteuse) peut n'être qu'un accident de copie (comme le célèbre « Il pleut ! » pour « Il peut ! » dans le premier *Typhon* de Gide¹²), mais traduire *they flew apart* par « Ils s'abattirent séparés », c'est manifester une inquiétante méconnaissance du fonctionnement de la langue anglaise ; l'expression signifie quelque chose comme : ils se séparèrent brusquement ; Gide en fait « tout fut dispersé ».

J. de Smet ne possédait pas non plus cette souple maîtrise de la langue française qu'illustrent avec éclat les grands traducteurs. Chez lui les gaucheries sont nombreuses et le galimatias n'est pas absent. Deux exemples de ses quelque 88 maladresses recensées suffiront à illustrer cet aspect de sa traduction : au lieu de traduire *half-witted* par faible d'esprit ou débile mental (ou, comme Gide, par « être borné »), de Smet en fait un inutilement compliqué « à demi imbécile ». Et, à propos d'un éclairage si faible qu'il permettait à peine au capitaine et au second *to see each other's noses by*, il parle de la difficulté qu'ils éprouvaient « pour distinguer leurs nez respectifs » (Gide, mieux inspiré, écrit : « pour se voir au moins le bout du nez »). Ces « nez respectifs » sont malheureusement caractéristiques. Encore y a-t-il pire : dans une petite cinquantaine de cas, J. de Smet écrit

12. Voir le premier article de René Rapin cité plus haut, pp. 188, 196-7, 198-9 et 201. Depuis l'intervention de ce correspondant, toutes les éditions révisées du *Typhon* de Gide (1923) portent « Peut-être » au lieu de « Il p[l]eut ! » (Pléiade, t. II, p. 351). « Peut-être était d'ailleurs la suggestion de Conrad pour remplacer dans ce passage le « Il le peut » de J. de Smet.

un véritable charabia, ou ce que le français moderne appelle volontiers « n'importe quoi » ; un seul exemple : que pourra comprendre le lecteur français tombant sur cette expression : « développant à la hauteur de son coude le bâillement hagard » ? Reconnaissons que les incorrections caractérisées sont en revanche rares chez Joseph de Smet. On n'en relève pas même une dizaine, comme l'emploi de « ce desideratum » (singulier qui n'existe pas en français), « ses culottes » pour sa culotte, « on lui avait entendu parler », « saccada le petit lieutenant » et de nouveau « saccada Jukes dans un cri furieux ». Quant à « Je n'aimerais pas de perdre mon navire », employé à deux reprises par J. de Smet, c'est plutôt une affectation ou une préciosité, comme on en attendrait plus volontiers de la part de Gide, qu'une tournure illicite.

Enfin, et peut-être surtout, J. de Smet n'avait pas adopté les principes rigoureux qui rendent sûres les traductions. Il ne s'imposait pas les règles aujourd'hui reconnues dans la pratique de cet art difficile. Il n'avait pas un suffisant souci de l'exactitude. Il ne s'interdisait pas les ajouts (relativement rares chez lui) ni surtout les omissions (très nombreuses, et de calibre variable). Il ne respectait pas, en particulier, le temps des verbes employés par l'auteur. Il avait une passion, qui finit par être irritante, pour l'imparfait à la place du passé simple. Il préférait souvent transformer les comparaisons (articulées par un *like* ou un *as if* dans le texte anglais) en métonymies. Ces particularités se trouveront illustrées brièvement plus loin. Sur la petite centaine d'inexactitudes qui ne peuvent guère résulter d'une ignorance du sens des mots anglais, on relèvera une traduction de *under*, simple préposition sans mystère, par « derrière » et celle de *the top of his head* (le haut, ou le dessus de la tête) par « l'occiput » (qui en est la partie inférieure et postérieure) ; Gide dira ici « le crâne ».

Lorsque Conrad s'est trouvé en face du *Typhon* de J. de Smet, après avoir promis d'y vérifier l'emploi des termes maritimes et de communiquer rapidement à son correspondant ses suggestions, il ne semble pas qu'il ait accompli un travail vraiment approfondi. On pourrait à première vue être tenté de qualifier ses interventions de minimalistes. Deux exemples simples le montrent avec éclat. Aux yeux de J. de Smet, comme pour beaucoup de locuteurs et de traducteurs francophones, « bateau » et « navire » sont équivalents et peuvent être employés indifféremment pour rendre l'anglais *ship*. Conrad, au contraire, pour avoir navigué sur des bâtiments français, sait que « navire » convient mieux dans ce genre de cas, et qu'il est préférable de réserver « bateau » à la traduction de *boat* pour désigner surtout des embarcations. Il le sait et suggère donc la cor-

rection dans la plupart des cas. Mais il ne le fait pas systématiquement. Il laisse subsister deux des neuf « bateaux » de J. de Smet. Même en tenant compte du fait que nous ne possédons vraisemblablement pas la totalité des corrections proposées par l'auteur (il ne subsiste aucune trace d'interventions de Conrad dans les deux premières tranches du récit), on voit bien que la vigilance de son regard n'est pas la même à chaque page. Tout se passe comme si Conrad avait feuilleté rapidement l'exemplaire communiqué par J. de Smet, en s'arrêtant seulement de loin en loin, soit parce qu'il savait d'avance où se trouvaient les plus grandes difficultés techniques, soit parce qu'une formule impropre attirait son regard. Il y a une grande part de hasard dans le déroulement de cet effort de correction et d'amélioration. Le deuxième exemple est encore plus frappant. Les matelots anglais disaient *sir* lorsqu'ils s'adressaient à leurs officiers ; dans les mêmes circonstances les Français disaient « capitaine » ou « lieutenant » selon les cas. De Smet traduit toujours *sir* par « monsieur ». Conrad corrige « monsieur » en « capitaine »... chaque fois qu'il y pense, c'est-à-dire précisément deux fois sur vingt-trois occurrences. André Gide est pour sa part irréfutable sur ce point. Il traduit régulièrement *sir* par « capitaine ».

L'auteur a tout de même porté au total une centaine de corrections sur les pages que lui avait envoyées Joseph de Smet. Il a sans conteste fait d'utiles suggestions en de nombreux endroits. Elles ont souvent trait à des aspects techniques du récit, mais ce n'est pas toujours le cas. Conrad intervient aussi lorsqu'il s'agit de rétablir l'intelligence de son texte, et même parfois pour améliorer la correction, l'élégance ou l'intelligibilité du français de J. de Smet. Sans vouloir, là encore, jouer au professeur et corriger la copie de Conrad correcteur de J. de Smet, on peut livrer une tentative de statistique. Il semble que sur la centaine d'interventions de Conrad, sans parler d'une correction indéchiffrable, 71 soient nettement heureuses, 7 plutôt regrettables et les autres indifférentes. Enfin, on peut relever au moins trois passages où l'absence de réaction de Conrad en présence d'erreurs manifestes surprend.

On est parfois étonné que Conrad intervienne pour introduire une modification sans réelle portée. Ainsi, *said the old woman meekly, sitting with bowed silvery head* était traduit par « dit la mère avec douceur ; elle penchait sa tête blanche » ; le romancier propose de remplacer le point-virgule par un point et de mettre une majuscule à « elle ». Vers la fin du récit, *that Bun-Hin's fellow* était rendu par « l'homme de Bun-Hin » ; au lieu de suggérer un moyen de réintroduire la connotation dédaigneuse exprimée par *that* et omise par de Smet, Conrad remplace « l'homme » par « l'employé » (Gide était encore plus spécifique puisqu'il écrivait ici

« l'interprète »).

Ailleurs, on est conduit à se demander si Conrad a bien compris son propre texte : il avait écrit *Not [...] that I felt very sanguine about controlling these beggars* ; de Smet disait « Non pas [...] que je fusse très pressé de me colleter avec ces vagabonds » ; Conrad corrige en « Que j'eusse grande envie » (à peu près comme Gide, qui écrit ici : « que je sentisse grande envie ») ; mais *sanguine* veut dire optimiste, et il n'y a pas lieu de confondre le désir et l'espoir.

Une suggestion portant sur le choix d'un terme français vise l'expression *spread under the blackness of the clouds*, que de Smet rendait par « étalé sous le deuil des nuées » ; on est tout d'abord surpris de voir Conrad proposer de substituer « étendu » à « étalé » (d'autant plus que Gide dit de son côté « étalé sous des nuages obscurs ») ; mais on constate qu'il y avait un « étalé » chez de Smet dans la phrase précédente, et que Conrad a donc fait preuve de vigilance en cette occasion. Pourtant cette vigilance a connu des éclipses et n'a pu être qu'intermittente, puisqu'on le voit sans réaction devant des erreurs qu'il aurait presque à coup sûr sanctionnées s'il les avait observées. Quand de Smet traduit *two pairs of davits* par « deux paires de daviers », on ne peut pas supposer que Conrad ignore le mot propre, « bossoirs » (correctement employé par Gide dans ce contexte). Quand de Smet traduit *had been keeping up a gruff talk* par « avait essayé de les reconforter par des gros mots », Conrad, obnubilé par l'énormité de ces gros mots, ne corrige que la fin de la phrase et propose seulement « en leur parlant de sa grosse voix », et ne semble pas voir que *keeping up* est interprété de travers ; il ne s'agit pas de soutenir le moral des matelots, mais d'entretenir un flot continu de paroles « bourruées » (terme employé par Gide, qui n'a pas non plus rendu *keeping up*). Manque d'attention encore quand *there had been no reliefs* a été interprété par de Smet comme signifiant « aucun soulagement ne lui était venu » alors que *relief* signifie clairement une relève (Gide traduit judicieusement : « Il n'y avait pas eu de relève »). Dernier exemple : dans une description de la salle des machines du *Nan-Shan*, il est question d'une petite roue noire *projecting at the side of a [...] pipe* ; ici encore Gide a très intelligemment traduit le passage : « qui faisait saillie à côté d'un [...] tube », mais de Smet avait écrit « qui se projetait latéralement sur une [...] conduite » ; proche du non-sens, cette formule ne suscitait aucune réaction de Conrad.

Examinons maintenant quelques échantillons des interventions les plus explicites et judicieuses de l'écrivain. Le texte parle de *smashing of a vial of wrath* ; la traduction par de Smet était : « l'explosion d'une bonbonne de furie ». Conrad note en marge : « Vial of wrath — phrase

biblique, "explosion brusque de fureur divine" serait mieux dans le sens de la phrase », et J. de Smet inscrit alors « une brusque explosion de fureur divine ». L'expression est en effet empruntée à l'Apocalypse (XVI, 1) ; elle est traduite dans la Bible de Jérusalem par « coupe de la colère ». Gide, nourri de textes bibliques, dit ici « l'explosion du grand vase de la colère » ; il faut reconnaître que la sympathique bonbonne de J. de Smet était déplacée dans ce contexte. Plus loin, une exclamation du capitaine, *Can't be helped !* était rendue par « Pas de remède ». Commentaire de Conrad : « Les gens parlent idiomatiquement. Donc peut-être en français McWhirr devrait crier : "Rien à faire" ou même "Que voulez-vous ?" tout simplement. » À la lecture de cet échange, je m'étais demandé si « On n'y peut rien » ne serait pas la meilleure solution. Il se trouve qu'elle a été adoptée par André Gide. Lorsque le capitaine, dans ses propos hachés par la tempête, définit son chef mécanicien : *Rout... good man*, de Smet réduisait cet éloge à une simple constatation : « Rout est un homme » et Conrad notait alors en marge : « good man = bon ouvrier », ajoutant encore l'expression énigmatique « homme à poil » (à poigne ? au poil ?) que de Smet salue d'un gros point d'interrogation. (Gide rendait ce passage par « Rout... à hauteur ».) Quand est évoqué le triste destin de la mère du second, *left badly off*, cette expression idiomatique, signifiant laissée en mauvaise situation financière, n'est pas comprise par de Smet, qui rattache l'adverbe à *left* et non à *off* et écrit donc : « à qui il avait fait tant de tort en la quittant » ; Conrad barre cette formule et propose « laissée sans fortune » ; de Smet juge que cette expression n'est « pas dans le texte », mais se résigne à opter pour « qu'il avait laissée dans la gêne ». (Gide avait mieux interprété le passage en disant : « que la mort de son mari avait laissée dans la gêne ».)

À propos de *that son of a sea-cook*, que de Smet avait rendu par « ce fils de cuisinier », Conrad insère sa plus longue intervention : « — c'est vrai mais ça ne signifie rien en français. C'est un terme injurieux. Ne pourriez-vous trouver quelque équivalent pour exprimer le mépris ; "à cette sale bête", c'est à peu près ça. » (Gide avait été pittoresquement inventif ici : « cette sacrée gueule de marmiton ».) Ailleurs c'est à la gauche de l'expression que s'attaque l'auteur. De Smet avait rendu *somebody else could be seen crouching over what seemed the prone body of a dead man* par « une ombre entrevue se penchait sur ce qui semblait être un mort à plat ventre » ; Conrad biffe les quatre derniers mots et propose de leur substituer « cadavre dans un coin » (Gide disait pour sa part : « l'on pouvait voir quelqu'un d'autre accroupi sur ce qui semblait être le corps étendu d'un homme mort. »)

Quelques passages montrent que Conrad a tout de même accordé par-

fois son attention à d'infimes détails de la traduction de J. de Smet. Quand celui-ci supprime une comparaison en rendant *as if he meant to fly* par « et voulut fuir », le romancier corrige en « comme s'il voulait fuir ». Plus loin, il prend la peine de rendre plus claire une autre comparaison : de Smet avait traduit *encompassed the ship like a [...] wall* par « emprisonnant le navire semblable à une muraille » ; Conrad insère une virgule entre « navire » et « semblable ».

Plus loin, c'est de nouveau à une obscurité, née cette fois d'une intelligence brumeuse du texte, que Conrad s'efforcera de porter remède. Son texte faisait dire au capitaine, à propos de la deuxième phase du typhon, encore à venir : *We must trust her to go through it and come out on the other side*, ce qui donnait chez de Smet « nous devons essayer de traverser de part en part ». Conrad suggère : « Nous devons nous fier au navire, traverser et sortir de l'autre côté », ce qui est plus précis sans être une formulation très aboutie ; Gide écrit : « Il faut avoir confiance qu'il va traverser et ressortir de l'autre côté. » Une faille plus gênante dans la compétence de J. de Smet lui faisait traduire un autre ordre du capitaine, *keep her facing it*, par l'expression à la fois malencontreuse et erronée : « Tenez, le navire tient tête à l'ouragan » ; Conrad supprime la virgule et propose : « Tenez le navire tête à la mer » (alors que Gide dit : « Toujours faites face au vent »). Quand Jukes écrit à son ami naviguant à bord d'un transatlantique : *you may run to and fro across the Pond*, de Smet offre un équivalent littéral et peu compréhensible, « Vous pouvez passer et repasser votre étang » ; Conrad corrige en « vous pouvez faire votre métier de passeur de l'Atlantique ». Cette dernière formule semble bien préférable au « vous pouvez battre les mers du Nord et du Sud » qu'on trouve chez Gide. On aura pourtant constaté que Gide se révèle presque infailliblement meilleur traducteur que de Smet. En un cas seulement, il peut être jugé inférieur à son devancier inconnu de lui ; au moment où le typhon va atteindre son paroxysme, Conrad avait écrit : *and then the real thing came at last* ; André Gide traduit : « c'est alors enfin que la réelle chose arriva » ; à cette « réelle chose » un peu trop gidienne on peut préférer le « et la chose, la chose réelle cette fois, arriva » de J. de Smet.

Il est rarissime que les corrections de Joseph Conrad ne constituent pas des améliorations. Ce n'est pourtant pas sans exemple. On doit en tout état de cause principalement regretter que Conrad ait laissé subsister çà et là, comme on l'a vue, des énormités qui n'auraient pas pu ne pas le choquer s'il leur avait accordé une seconde d'attention.

La transformation du *Typhon* de Joseph de Smet en une traduction convenable aurait exigé un effort considérable et de très nombreuses heures de travail. Rien ne permet de blâmer Conrad de ne pas l'avoir entre-

pris. Ce qu'il a fait, de façon désintéressée, et d'ailleurs en pure perte, est loin d'être négligeable. À la fin de 1911, il n'était pas encore complètement guéri de la grave maladie qui l'avait accablé pendant de nombreux mois de 1910, et il n'avait pas cessé d'être constamment à court de temps et d'argent.

Le seul étonnement qu'on puisse légitimement éprouver concerne en définitive les compliments décernés par l'écrivain à la traduction de J. de Smet. Ses éloges sont presque dithyrambiques ; compte tenu de la qualité à tout prendre insuffisante de cette traduction, on n'échappe pas à l'alternative suivante : de tels éloges étaient soit incompétents soit insincères. Étant donné qu'ils connurent une conclusion concrète — la décision de confier à de Smet la traduction d'un deuxième titre beaucoup plus important que le premier, puisque *Nostramo* est le livre le plus long et le plus ambitieux et, selon beaucoup de lecteurs et de critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur, il est difficile de croire à une insincérité absolue. Conrad était certes porté, comme beaucoup d'hommes, à vouloir faire plaisir à ses correspondants quand il leur écrivait, mais il n'était guère enclin à mettre en péril pour ce motif l'avenir de son œuvre. Incompétence, donc ? Oui, en un sens du moins ; ce n'est pas à dire que les capacités linguistiques de Conrad aient été intrinsèquement insuffisantes, mais qu'elles n'avaient pas été pleinement mises en jeu. Il est presque sans exemple qu'un auteur se révèle correcteur infallible de ses traducteurs étrangers. Conrad avait des connaissances exceptionnellement étendues qui auraient pu lui permettre de jouer ce rôle. Force est de constater qu'il ne s'y est pas appliqué de toutes ses forces. Le manque de lien direct entre la confiance exprimée par Conrad et la qualité de la traduction de J. de Smet est confirmé par le fait que les compliments commencent dès la première lettre du romancier, écrivant le 9 janvier 1911 : « Merci de votre aimable lettre. Je suis sûr que la besogne de traduire *Typhon* sera bien faite ¹³. » On voit mal sur quoi pouvait reposer une telle certitude, alors que Conrad n'avait pas encore lu une seule ligne du travail de son correspondant. Le grand romancier devait d'ailleurs adopter plus tard avec Gide les mêmes attitudes qu'avec de Smet : relire la traduction, faire des suggestions, décerner des éloges excessifs, partiellement contredits par certaines confidences à d'autres correspondants ¹⁴.

L'observateur du drame ou de la comédie — il y a bien un peu des deux — qui se joue autour de la traduction de *Typhoon* ne manquera pas

13. Lettre publiée dans le numéro spécial d'hommage à Conrad de *La NRF*, p. 750.

14. Voir le deuxième article de René Rapin, p. 76 et note 9.

d'être déçu tant par J. de Smet traducteur que par J. Conrad correcteur. S'il cherche quelque part un réconfort, il devra se tourner vers André Gide, car celui-ci sort grand vainqueur de la quadruple confrontation qui est la base du présent essai. Aux côtés de Conrad, tout de même, non en tant que réviseur de traductions, mais en sa qualité d'auteur du texte de départ : on ne se lasse pas d'en contempler la splendeur, avec une admiration grandissante à chaque lecture pour la fermeté de l'écriture et la subtilité de son élaboration.

À l'égard d'André Gide traducteur de Conrad, l'hommage mesuré et en grande partie sincère qu'on avait pu lui rendre en reprenant son *Typhon*, d'abord dans les *Œuvres* de Conrad pour la Bibliothèque de la Pléiade, puis dans la petite édition en Folio Bilingue¹⁵, se révèle désormais insuffisant. Certes, tous les commentateurs avaient pu constater la qualité littéraire exceptionnelle de ce *Typhon*, exceptionnelle pour une traduction s'entend. Les plus avertis relevaient pourtant quelques erreurs et un petit nombre de bizarreries, ainsi que des tournures inopportunément gidiennes que n'appelait pas le texte de Conrad. En revoyant de près cette traduction, et en la comparant systématiquement à celle de Joseph de Smet, et même aux suggestions de Joseph Conrad, l'admiration se fait plus chaleureuse. On s'aperçoit qu'en préparant des rééditions d'une traduction ancienne, en particulier lorsqu'il s'est agi de la mettre sous les yeux du lecteur à côté du texte original, on avait été conduit à s'attacher essentiellement, presque uniquement, aux aspects négatifs, aux écarts et aux égarements qu'il devenait nécessaire d'expliquer et dans une certaine mesure de compenser. Le nouveau travail appelé par la redécouverte du document de Smet-Conrad a mis en lumière au contraire les aspects étonnamment positifs de la traduction d'André Gide. Ils sont nombreux et importants.

Au risque de paraître immodeste, il est utile de rappeler la démarche qui a engendré de telles constatations. Chaque phrase ou membre de phrase a d'abord été lu dans le texte anglais, puis dans la traduction de J. de Smet (amendée ou non par Conrad), et ensuite seulement dans le *Typhon* de Gide. Quand la formulation de J. de Smet paraissait décevante ou impropre, le lecteur blanchi sous le harnais de la traduction et rompu aux difficultés que pose Conrad ne pouvait manquer de se demander ce qu'il aurait fallu dire, ou plus simplement ce qu'il aurait sans doute dit lui-

15. Voir « Note sur la traduction de *Typhon* par André Gide » dans Conrad, *Œuvres*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, 1985, pp. 1329-32, et « Note sur la traduction d'André Gide » dans l'édition de *Typhon* en « Folio bilingue », pp. 21-6, ainsi que les commentaires contenus dans les notes de ces deux éditions.

même dans chaque cas. Eh bien, ce qu'il aurait fallu dire, c'était au moins quatre fois sur cinq ce qu'on allait trouver sous la plume de Gide.

On est donc en droit d'affirmer au terme de cet examen : qu'André Gide savait plus d'anglais qu'on ne l'a souvent supposé, que, bien entendu, il avait de la langue française une maîtrise confondante, qu'il mettait au service de sa tâche une intelligence aiguë et qu'il était habité par une conscience professionnelle exemplaire, grâce à laquelle il s'était montré beaucoup plus enclin que son prédécesseur à douter de son savoir et à s'informer pour en combler les lacunes.

À André Gide émergeant triomphalement de cette rude épreuve, on ne saurait refuser un très respectueux et enthousiaste coup de chapeau.

Assurément, les documents nouvellement mis à jour, si précieux qu'ils soient, ne font pas toute la lumière sur l'épisode des traductions françaises de *Typhoon*. Le mystère signalé précédemment reste presque entier : l'amnésie sélective qui permit à Conrad de transférer de Joseph de Smet à André Gide sa confiance, sa confiance, son admiration déclarée reste inexpliquée. Pour y parvenir il lui fallut en quelque sorte oblitérer tout souvenir des contacts pourtant étroits et chaleureux qu'il avait eus avec l'écrivain belge. Des phénomènes de ce genre ne sont pas sans exemple dans la vie de Joseph Conrad.

On conçoit sans peine l'amertume avec laquelle de Smet vit paraître le *Typhon* de Gide et lui échapper tout espoir de connaître quelque notoriété en étant associé à la pénétration d'une œuvre magistrale parmi les lecteurs de langue française. Les efforts qu'il fit en 1923 et les déconvenues qu'il éprouva alors, ainsi que le rapporte l'article de Daniel Durosay, ne sauraient être évoqués sans tristesse ni sans perplexité. Une hypothèse expliquerait pourtant de manière satisfaisante le silence de Conrad pendant la guerre. Elle est malheureusement peu vraisemblable dans la mesure où elle paraît contredite par les lettres de 1911. Ce serait l'idée que Conrad aurait pris conscience de la véritable qualité du travail de Joseph de Smet traducteur de *Typhoon*. S'il en avait touché quelques mots à Gide ou à Jean-Aubry, ou à quelque autre collaborateur de Gallimard, les refus ou les dérobadés essuyés par de Smet deviendraient intelligibles. Rappelons que Conrad était encore vivant, donc consultable, en 1923. Mais ce serait presque trop beau. Le plus probable demeure l'occultation de la mémoire sous l'effet d'aspirations opportunistes chez Conrad. Personne ne le blâmera d'avoir souhaité la publication de ses œuvres en France sous l'égide d'un écrivain prestigieux et d'immense talent, comme Gide. Personne ne lui fera reproche d'avoir sans doute tenu compte du fait que H. D. Davray avait été extrêmement dilatoire et décevant dans le rôle repris ensuite par

Gide et Jean-Aubry, et que de Smet faisait partie de l'équipe constituée par Davray.

Quelles que soient les voies suivies par la pensée et les sentiments de Joseph Conrad dans cette affaire, on peut certes accorder à J. de Smet une certaine compassion, mais il est impossible de regretter qu'André Gide ait été appelé à prendre en main le destin français de son ami polono-anglais. On doit à ces circonstances encore en partie obscures la création d'une œuvre originale et fascinante, le *Typhon* d'André Gide.